Bericht

über die

städtischen evangelischen Töchterschulen

und das mit denselben in Verbindung stehende

Seminar

für

Lehrerinnen und Erzieherinnen

von dem Rector

G. A. Borrmann.

SPRAWOZDANIA SZKOLNE
Książnica
Kopernikańska
w Toruniu
SCHULPROGRAMME

Graudenz, im März 1855.

Druck von C. G. Röthe.

BIBLIOTEKA SZKOLNA
Muzeum
Pedagogiczne
w Toruniu
SCHULPROGRAMM

Méthode de langue française
adoptée dans l'école de jeunes filles à Graudence.

Dans le traité suivant je vais exposer la méthode que nous appliquons à l'enseignement de la langue française. Ceux qui prendront la peine de parcourir ces lignes, se récrieront peut-être contre une tâche si superflue, en trouvant que cette méthode n'offre rien de nouveau, ni même rien qui puisse prétendre à la moindre originalité. Néanmoins je n'ai pas hésité de préférer cet exposé à quelque traité scientifique, qu'il vaut mieux renvoyer à un journal pédagogique, afin de ne pas perdre de vue le but de ces rapports annuels, publiés sous le nom de programmes. En les faisant servir à nous rendre compte les uns aux autres de la manière dont nous traitons les différents objets d'instruction, chaque maître sera à même de soumettre à son jugement la méthode suivie par ses collègues; il mettra à profit leurs expériences, évitant leurs méprises, et adoptant ce qui bon lui semble. C'est par là, je crois, que s'établira parmi nos écoles de filles ce lien d'unité, dont elles éprouvent si vivement la nécessité, et qui, en nous rendant chacun témoin de l'activité et du savoir-faire des autres, ne manquera pas de nous rendre plus sévères envers nous-mêmes et de stimuler notre zèle et nos efforts.

On ne saurait disconvenir que de tous les objets d'instruction l'étude des langues modernes est celui, où les succès se trouvent le moins proportionnés au temps et à la peine que nous y mettons. Les difficultés à surmonter qui, d'un côté reposent dans la nature de l'objet même, de l'autre dans l'individualité de chaque élève, deviennent plus grandes dans l'enseignement des filles, celles-ci ne se trouvant ni préparées à l'étude des langues vivantes par celle des langues anciennes, ni naturellement disposées à cette activité d'esprit, sans laquelle la connaissance de chaque langue restera plus ou moins l'effet d'une routine qui, les facultés intellectives n'y ayant aucune part, ne saurait les fortifier et les développer, comme le doit faire toute étude bien réglée. Il faudra donc que la méthode, appliquée dans des instituts de jeunes demoiselles à l'enseignement d'une langue étrangère, aplanisse ces difficultés; qu'elle introduise les élèves dans la langue, sans les rebuter par la sécheresse des premiers éléments, et que de degré en degré elle mette plus en action leurs capacités intellectuelles, en devenant pour elles une logique mise en pratique, et par cela même le moyen d'acquérir une connaissance plus profonde de leur langue maternelle.

On pourrait me reprocher que je fais trop peu de cas de la conversation. Nullement. Enseigner une langue vivante, sans procurer à ceux qui l'apprennent la faculté de s'en servir dans le commerce du monde, ce serait charger leur esprit d'un trésor mort, auquel ils n'osent toucher. Mais l'expérience d'une longue suite d'années m'a fait voir que l'école à elle seule n'est pas en état de donner à ses élèves la facilité de „causer“ en français; il faudra s'en remettre à la société, au commerce de la vie; l'école a suffi à sa tâche quand elle les y aura préparés.

Nous allons voir si la méthode suivie dans notre institut répond aux prétentions que nous venons de poser.

Nos leçons de langue française commencent dans la cinquième classe, fréquentée par de petites filles à l'âge de 7 à 8 ans. Il est évident, qu'avec des enfants d'un âge si tendre et d'une intelligence si peu développée, on ne saurait opérer autrement, que le fait la nature en nous enseignant la langue maternelle. Il s'agit donc de dénuer la langue étrangère de toute abstraction, en sorte que chaque mot que les enfants entendent prononcer, leur offre une idée claire et marquée, de tenir leur attention et leur curiosité toujours alertes, sans jamais les fatiguer, ce qui n'arrivera pas, à moins qu'on ne se laisse entraîner à aller trop vite avec elles, et à surcharger leur mémoire. Pour trouver du goût à l'étude, l'âme de l'enfant veut avoir la satisfaction d'une possession réelle et entière; ce qu'elle ne possède qu'à demi, elle ne saurait le retenir; et moins l'intelligence de l'enfant est en état de remplir par elle-même les lacunes de son savoir, plus les difficultés paralyseront facilement son zèle et ses progrès.

Mais revenons aux détails de la méthode. En désignant un des objets que les enfants ont sous les yeux, on le leur nomme en français; on en fait répéter le nom par chacune des petites écolières. C'est de la plus scrupuleuse attention que l'on apportera à la prononciation des mots français de la part des élèves, que dépendra la pureté de l'accent, qui s'approprie si facilement dans un âge où la flexibilité des organes est si grande. Puis, pour imprimer la physionomie du mot prononcé à la mémoire des enfants, on l'écrira au tableau, on le leur fera bien regarder, tout en les engageant à le prononcer; et en leur faisant remarquer les différences qui existent entre la manière de l'écrire et sa prononciation, on les préparera insensiblement à lire le français. Mais ces exercices ne sauraient fixer à la longue l'attention des petites écolières; afin de mettre en activité leurs propres forces, on leur fera employer le plus tôt possible les mots appris dans de petites phrases, on leur procurera le plaisir de répondre en français à une question qui leur est

adressée dans cette langue. On y parviendra facilement en leur enseignant quelques personnes des auxiliaires avoir et être, dont on pourra augmenter le nombre à mesure que leur progrès le permettent, et dont on aura soin de leur indiquer la forme négative et interrogative. Les voilà à même de faire une conversation, laquelle, toute restreinte quelle est, dirigée par un maître zèlé et habile, ne laissera pas de les introduire dans la langue d'une manière aussi facile qu' amusante et instructive, et qui ne perd jamais de vue le développement de leurs facultés d'esprit. Mais cette méthode d'instruction exige de la part du maître une vivacité et un dévouement infatigables. Si vous allez vous fâcher contre ces petites filles, qui de leçon en leçon oublient tel mot mille fois répété et dont les progrès ne vont pas toujours au gré de vos désirs, vous leur ôterez cette confiance en elles-mêmes qui est pour beaucoup dans l'étude d'une langue vivante, et qui, une fois perdue, se recouvre si difficilement; vous les dégouterez peut-être à jamais de la langue qu'elles doivent apprendre, et si elles mettent encore du temps et de la peine à son étude, ce ne sera que pour satisfaire simplement à leur devoir. C'est pourquoi il nous a paru préférable de confier l'enseignement de ces petites filles aux soins d'une institutrice, nous autres hommes ne possédant que jusqu'à un certain degré la patience et le dévouement qui, par cette méthode, sont si souvent mises à l'épreuve.

La méthode qui, jusqu'à présent, a eu le simple but de familiariser les petites écolières avec la langue étrangère et de leur faire surmonter l'aridité et les difficultés des premiers éléments, prend une marche plus régulière et plus systématique en quatrième. Elle est basée sur le livre élémentaire de Ploetz.

De toutes les Méthodes, destinées à l'enseignement de la langue française, je ne connais aucune qui, tout en évitant un procédé purement grammatical, suive une route plus systématique et initie mieux les écolières à l'étude de la langue.

L'auteur, d'une main sûre et experte, trace a l'instituteur la route à suivre, et l'on n'a qu'à s'abandonner à sa conduite et à exploiter ses lectures selon qu'il l'indique dans la préface de sa Méthode, pour s'apercevoir en peu de temps des rapides progrès des élèves. Pour ne pas être trop long, je renvoie à cette préface ceux qui s'intéressent à ce sujet, et je me bornerai à dire, qu'en substituant les mots des lectures précédentes à ceux qui se trouvent dans celles qui suivent, les écolières formeront nombre de combinaisons, variées à mesure que le leur permettent les connaissances déjà acquises; ce procédé, tout en faisant de chaque nouvelle pièce une répétition de toutes les autres, aura toujours pour les petites écolières le charme de la nouveauté, puisqu'elles peuvent y mettre de leur imagination et de leur propre activité. Ce sont principalement les auxiliaires avoir et être qui par ces exercices s'impriment facilement dans la mémoire des jeunes élèves; ce n'est qu'à force de les employer dans des phrases qu'elles en acquièrent l'idée, et avec elle le libre usage de ces verbes. La connaissance exacte des auxiliaires faissant partie de la tâche à remplir dans cette classe, on ne pourra se passer de les leur faire apprendre d'après les paradigmes de la Grammaire; mais ce ne sera qu'après les exercices dont nous venons de parler, à moins qu'on ne veuille courir risque de les en dégouter tout d'abord.

Pour obvier au reproche qu'on pourrait me faire, que j'oublie p. ex. la déclinaison des substantifs etc., je remarquerai, que j'ai cru pouvoir me passer de dire ce qui se comprend de soi-même, ayant seulement l'intention d'esquisser la méthode que nous suivons; autrement il aurait fallu dépasser les limites qui me sont prescrites dans ce traité.

Nous voilà arrivés en troisième. Ici les capacités plus développées de jeunes filles à l'âge de 9 à 11 ans permettent déjà de traiter la langue d'une manière plus objective. Des quatre leçons françaises par semaine dans cette classe, il y

a deux exclusivement destinées à l'enseignement de la partie étymologique de la Grammaire, à l'exception pourtant des chapitres sur les pronoms et les verbes irréguliers, qui sont réservés à la deuxième. La principale tâche à remplir dans ces deux leçons, c'est de procurer aux écolières une connaissance exacte et sûre des verbes réguliers. Après leur avoir fait apprendre ces verbes d'après les modèles de la Grammaire, nous les regardons sous le point de vue des temps primitifs, méthode qui, en faisant mieux ressortir les différences de ces temps, préserve les élèves de confondre les conjugaisons entre-elles, et en facilite l'étude, puisqu'elle met en évidence la loi commune d'après laquelle se forment les temps dérivés dans les quatre conjugaisons. Comme les exercices fournis pas les thèmes de la Grammaire suffisent rarement pour affermir les écolières dans l'emploi des verbes, il faudra que le maître les augmente au besoin, car rien ne gêne plus les progrès dans une langue, que le manque de facilité dans les formes des conjugaisons.

Une remarque essentielle à faire en parlant des conjugaisons, c'est que le maître ne néglige pas de diriger l'attention de ses élèves sur l'orthographe des terminaisons des verbes. Ceux qui enseignent la langue française, principalement dans des écoles de filles, sauront apprécier l'importance que j'attache à cette circonstance. Si dans la langue allemande l'orthographe est un écueil où vont échouer bien des demoiselles, munies d'ailleurs de solides connaissances, ne le sera-t-elle pas d'autant plus dans une langue étrangère, et particulièrement dans la française, où la physionomie des mots à écrire est si peu d'accord avec l'impression que nous en recevons par l'oreille? Qu'on n'aille pas croire que la lecture à elle seule puisse remédier à ces fautes d'orthographe dont fourmillent si souvent les compositions des classes supérieures; dans les efforts que font les écolières pour se rendre maîtres du sens, elles font peu attention à l'orthographe des mots. Comme ce sont

principalement les consonnances dans les verbes qui induisent à erreur les jeunes élèves, j'ai jugé à propos de faire cette observation en parlant des conjugaisons.

Quant aux lectures à choisir pour les écolières de cette classe, il s'agit de leur en fournir qui, en réclamant l'emploi de leurs propres forces, ne les rebutent point par de trop grandes difficultés. Les mots qui dans les lectures de la classe précédente se trouvaient à la tête de chaque pièce, sont maintenant renvoyés dans un dictionnaire à la fin du livre, ce qui reviendrait presque au même, si leur recherche n'était pas en quelque manière une répétition continuelle des règles etymologiques de la Grammaire. Après m'être assuré de l'exactitude de la préparation faite par les élèves, je leur fais traduire mot pour mot la pièce préparée, car ce n'est qu'en opérant ainsi qu'on parviendra à leur faire sauter aux yeux les différences des deux langues, et à leur procurer l'entendement de nombre de locutions et de gallicismes. Quand elles se trouvent au fait de chaque mot, la traduction littérale est adaptée au génie de la langue allemande; car ce serait encore une méprise impardonnable, que de laisser la langue maternelle écorchée et mutilée au profit de l'idiome étranger. Il faudra, au contraire, que chaque objet d'instruction concoure à augmenter dans les écolières la faculté de penser juste et de s'exprimer avec élégance dans leur langue maternelle, ce qui sera toujours la meilleure preuve du développement universel de leur intelligence. N'allez donc pas vous contenter d'un mot mis au harsard pour le terme français,*) ne souffrez point des constructions contraires à la langue allemande: ce n'est que par la beauté de celle-ci que vous ferez bien apprécier à vos écolières les beautés de la langue française.

---

*) „se trouver au courant des affaires“ ſich im Laufenden der Geſchäfte befinden — on n'a qu'à lire les traductions allemandes des romans français pour trouver quantité de ces barbarismes.

Après avoir considéré les pièces traduites sous le rapport de la Grammaire, je les fais apprendre par coeur, exercice dont l'utilité et l'indispensabilité sont suffisamment constatées par l'expérience. Quant à la conversation, elle ne saurait être fondée que sur ces lectures; tantôt j'adresse aux écolières des questions sur ce qu'elles viennent de traduire, tantôt je leur en fais raconter le contenu. D'ailleurs, à compter de cette classe, les jeunes demoiselles sont tenues à parler français dans les leçons d'ouvrages de femmes, dont chaque classe a quatre par semaine.

Il ne me reste que peu de mots à dire sur la première et la deuxième classe. Les fondements étant solidement posés, il nous sera facile d'introduire nos écolières par une gradation successive dans le génie de la langue française, et de leur présenter des questions plus épineuses à résoudre. En deuxième les lectures de Ahn (Franzöſiſches Leſebuch für höhere Töchterſchulen) fournissent des matières convenables à la portée des jeunes demoiselles. Au commencement il faut bien se garder de ne pas trop hâter la lecture; une préparation soignée de la part des écolières, conjointement avec l'éclaircissement de tout ce qui offre des difficultés, leur procurera en peu de temps la faculté d'aller plus vite. De temps en temps je les oblige de mettre par écrit une des pièces apprises par coeur, ou bien d'exposer en raccourci tel conte qu'elles viennent de traduire, ce qui les prépare à merveille aux compositions françaises de la première classe. Bien que d'après notre plan d'enseignement la partie syntactique de la Grammaire soit spécialement dévolue à la première classe, on ne pourra se dispenser, en expliquant les lectures, à traiter quantité de règles qui se rapportent à la syntaxe; aussi les écolières, en quittant cette classe, possèdent les règles fondamentales sur l'emploi du subjonctif, sur l'orthographe du participe passé etc., en sorte que l'étude de la Grammaire en première n'est qu'une répétition systématique et complétée de ce qui leur

est déjà familier par la pratique. Dans les leçons de Grammaire il nous reste encore à traiter les pronoms, les verbes irréguliers et les parties du discours invariables; l'occasion d'appliquer les règles qui s'y rapportent, est fournie aux jeunes demoiselles par des thèmes qui, de quinze en quinze jours, sont soumis à la révision du maître et dont le corrigé est mis au net. Tous les mois un thème, écrit dans la classe par les élèves de deuxième et de première sur les règles qui ont été traitées dans ce laps de temps, est remis au directeur de l'institut, pour le tenir au fait des progrès des écolières; or, cette révision ne laisse pas d'aiguillonner vigoureusement leur zèle et leur émulation.

Quant à la première classe, il faut que les jeunes demoiselles en la quittant aient acquis la faculté de traduire un auteur à livre ouvert, sans avoir trop de recours au dictionnaire, et de s'exprimer en français avec élégance et avec clarté, du moins en écrivant; car en ce qui concerne la conversation, nous l'avons déjà dit, le nombre des élèves qui en acquièrent la facilité dans l'école, sera toujours assez mince. Par les lectures qu'on met entre leurs mains, on aura soin de leur procurer une idée générale de la langue française, de ses principes, de son développement; et comme leur intelligence est assez cultivée pour saisir les différences qui existent entre la manière des Français de concevoir et d'exécuter un ouvrage, et celle des Allemands, on leur fera lire de temps en temps quelque ouvrage entier, aussi bien des auteurs du siècle de Louis XIV. que de nos contemporains. Mais comme, pour apprécier au juste les productions littéraires de la nation française, il est indispensable d'avoir une idée de sa vie spirituelle, des efforts qu'elle a faits pour se procurer une certaine indépendance littéraire, des circonstances qui ont secondé ses essors ou contrarié son perfectionnement, et qui ont enfin valu à sa langue cette universalité qui, en l'élevant à la langue des cours et de la haute société, a si puissamment influé sur la nôtre: il faudra donner aux jeunes

demoiselles un précis de l'histoire de la littérature française, lequel, pour faire d'une pierre deux coups et pour économiser un temps trop précieux, je fais servir d'exercice de style et de Grammaire. Chaque mois les jeunes demoiselles présentent à la révision du maître une composition française; d'abord je leur en fournis les modèles, en leur lisant un morceau d'histoire, quelque conte ou lettre; plus tard elles sont obligées de se reposer sur leurs propres forces. Par cette méthode j'empêche les écolières de se laisser aller à une certaine nonchalance, qui bien souvent les porte à croire, que pour écrire une composition française, il suffit de l'avoir écrite, tant bien que mal, en français. Si l'on en agit de cette manière dans les compositions allemandes, ne sera-t-il pas d'autant plus nécessaire de le faire dans une langue étrangère, où souvent l'expression rebelle ne veut pas se plier à la pensée, entrave gênante, qui paralyse l'imagination la plus vive, l'idée la mieux conçue?

Comme les règles syntactiques de la Grammaire sont pour la plupart connues aux jeunes demoiselles, nous avons jugé à propos de leur en faire faire la répétition à l'aide d'une théorie écrite en français; il est vrai qu' au premier abord cette étude leur présente bien des difficultés, mais celles-ci ne peuvent entrer en comparaison avec le profit qu'on en retire, quand elles sont une fois vaincues. Autant que le permet l'entendement, on parle français aux écolières de cette classe. Comme pour être versé dans une langue vivante, la lecture de bons auteurs est une condition indispensable, nous avons soin d'en fournir de temps en temps à nos élèves; il est vrai, qu'elles ne peuvent mettre trop de temps à une lecture privée, vu la quantité de leurs autres devoirs; pourtant nous allons essayer de mettre dans ces lectures un certain ordre systématique, de sorte que les jeunes demoiselles, en quittant l'école, aient du moins la connaissance des meilleures productions classiques. En faisant à la fin de chaque mois la révision de ce qu'elles prétendent avoir lu, on les habituera à un exercice, lequel, quoique

SPRAWOZDANIA SZKOLNE
Książnica Kopernikańska w Toruniu
SCHULPROGRAMME

son importance soit généralement reconnue, est encore peu en vogue dans nos écoles. Chaque institut pourra à peu de frais incorporer à sa bibliothèque un nombre suffisant d'ouvrages français, la plupart se trouvant publiés dans des éditions peu coûteuses, comme p. ex. les meilleurs drames classiques dans le Théatre français par Schütz; aussi le maître lui-même mettra de bon coeur à la disposition d'écolières zèlées et assidues ce qu'il possède de bons ouvrages; ce sera une préférence, qui tout en portant profit aux élèves, saurait encore être exploitée du côté disciplinaire.

Il me reste encore à remarquer que les leçons françaises des deux classes inférieures sont confiées aux soins d'une institutrice, laquelle, comme j'ai déjà eu occasion de dire, dirige pareillement les exercices de conversation dans les leçons d'ouvrages de femme, aussi bien que dans les deux leçons par semaine, destinées à cette partie de l'enseignement dans chacune des deux classes supérieures; les leçons de lecture, de Grammaire et de style en troisième, en deuxième et en première, c'est l'auteur de ce traité qui y est préposé.

Telle est, généralement tracée, la méthode que nous suivons. Comme elle n'offre rien qui ne soit déjà suffisamment connu et mis en pratique, le seul mérite auquel elle ose prétendre, c'est de ne pas s'écarter de la route que prescrit la nature dans le développement successif des facultés intellectuelles des enfants. Est-ce à dire que les succès que nous avons remportés en l'appliquant, l'emportent sur ceux qu'on obtiendrait par une autre procédé? Nous voilà arrivés au point, où amènent à la fin tous les efforts humains: à moins que l'homme ne se propose un but qu'il désire atteindre, il aura succombé avant que de commencer; mais plus il s'en approche, plus ce but va en reculant, et c'est là ce qui le pousse en avant vers sa perfection. Y en a-t-il de plus complète sur l'astre que nous habitons, que celle de reconnaître et d'avouer que nons en restons toujours bien éloignés et en proie à de graves erreurs?

W. Kauffmann.

SPRAWOZDANIA SZKOLNE
Książnica
Kopernikańska
w Toruniu
SCHULPROGRAMME

A. Die Töchterschulen.

Von Michaeli 1844 bis Ostern 1853 hatte die Stadt Graudenz zwei evangelische Töchterschulen, die einklassige sog. Elementar- (Volks-) Mädchenschule und die allmählig bis auf fünf Klassen mit vorangehender Vorbereitungsklasse erweiterte höhere Töchterschule. Der im März 1853 erschienene Bericht theilte die gleich nach Ostern desselben Jahres in Aussicht stehende Eröffnung einer neuen dreiklassigen mittleren evangelischen Töchterschule mit, die ihre Schülerinnen aus der Ueberfüllung der einen und der anderen bis dahin bestandenen Schule zu erwarten hatte, mit der höheren Töchterschule aber die Direction, den größten Theil des Lehrerpersonals und die Vorbereitungsklasse gemeinschaftlich haben sollte. Am 4. April 1853, an demselben Tage, an welchem nach Beendignng der Osterferien die höhere Töchterschule ihren Sommercursus anfing, trat die mittlere Töchterschule mit 84 Schülerinnen ins Leben, von denen 7 der Ober-, 34 der Mittel-, 33 der Unterklasse überwiesen waren. — Der oben gedachte Jahresbericht hatte die Erwähnung des Vorurtheils, mit dem ein großer Theil des hiesigen Publikums dem Entstehen des neuen Instituts entgegensah, so wie der Kämpfe um die Frage, ob diese Mittelschule hierorts Bedürfniß sei oder nicht, und ob ihre Gründung anstatt des Segens, den ihre Vertheidiger sich von ihr versprachen, nicht vielmehr nachtheilige Folgen herbeiführen werde, nicht umgehen können; waren doch diese Kämpfe von beiden Seiten mit einem nicht gewöhnlichen Eifer geführt worden. Wenn indessen damals mündlich und schriftlich ausgesprochene Gründe für und wider eine vollgültige Entscheidung über die Frage nicht zu

Stande zu bringen vermochten, so ist das nunmehr durch Zeit und Erfahrung geschehen. Bereits zwei Jahre lang haben nun beide Anstalten neben einander bestanden, ohne daß, was von Einigen befürchtet wurde, die eine die andere in ihrem Bestehen gefährdet hätte; während die höhere Töchterschule auf dem längst zuvor betretenen Wege ihr Ziel ungehindert weiter verfolgte, hat sich die Mittelschule neben ihr frei und kräftig entwickelt und den Beweis für die Zweckmäßigkeit und Nothwendigkeit ihres Bestehens eindringlicher geführt, als alle jene vor zwei Jahren zu ihren Gunsten ausgesprochene Gründe ihrer eifrigsten und beredtesten Fürsprecher. Nachdem somit alle ehemaligen Befürchtungen aufgehört haben, die Vorurtheile beseitigt sind, erfreut sich gegenwärtig die neue Anstalt Seitens des Publikums derselben wohlwollenden Theilnahme, die die höhere Töchterschule genießt.

Der Umstand, daß beide Anstalten durch gemeinschaftliche Leitung und gemeinschaftliche Lehrkräfte einander nahe geblieben sind und bei aller inneren Verschiedenheit in gewissem Sinne ein Ganzes bilden, empfahl sich, bald nachdem die neue Schule ihre Wirksamkeit begonnen hatte, eben so sehr aus pädagogischen Rücksichten, als um des einfacheren Geschäftsganges willen und führte den Wunsch herbei, auch die spezielle Aufsicht über die Elementar-Mädchenschule, die bis dahin der hiesigen evangelischen Geistlichkeit obgelegen hatte, dem Rektor der beiden anderen Schulen zu übertragen. Auf den desfalsigen Antrag der städtischen Schuldeputatiou erfolgte mit Genehmigung der Königl. Regierung diese Uebertragung und somit der Anschluß der Elementarschule an die beiden andern Anstalten Seitens des Magistrats im Januar v. J.

Nachdem dergestalt die Leitung des ganzen Unterrichtswesens der hiesigen evangelischen weiblichen Jugend als eines gemeinschaftlichen Organismus in eine Hand gelegt ist, ist zugleich für das Programm, das bis dahin nur über die

höhere Töchterschule zu berichten hatte, die Aufgabe erwachsen, in seinen jährlichen Mittheilungen auch auf die andern beiden Schulen Rücksicht zu nehmen. — Der Ausfall des Programms im vorigen Jahre dürfte in den mannigfach vorgekommenen Aenderungen und Neuerungen seine Rechtfertigung finden.

II. Lehrverfassung.

Da der Unterricht in der höheren und mittleren Töchterschule, so wie in der beiden gemeinschaftlichen Vorbereitungsklasse, nur mit geringen Abänderungen nach dem im Programm vom J. 1853 abgedruckten Lehrplan ertheilt worden ist, so lassen wir zur Ersparung des Raumes die Angabe der in den beiden letztverflossenen Jahren gelehrten Pensa fort. — Was die Elementarschule betrifft, so wurde in derselben weder hinsichtlich des Zieles, noch des Unterrichtsganges an dem Bisherigen Wesentliches geändert. Daß die heftige Erkrankung und der endlich erfolgte Tod der für diese Anstalt allein berufenen Lehrerin — worüber weiter unten Näheres — ungeachtet nie ausgebliebener Vertretung in Betreff der Fortschritte der Zöglinge nicht unerhebliche Störungen hervorbrachte, ist leicht begreiflich. Eben deshalb auch hat die Schule ihren Unterrichtsplan noch nicht nach dem von Sr. Excellenz, dem Herrn Minister der geistlichen, Unterrichts- und Medizinal-Angelegenheiten am 3. Oktober v. J. erlassenen Regulativ für die Erziehung und den Unterricht der einklassigen Elementarschule regeln können; ein nach Maaßgabe der örtlichen und Geschlechtsverhältnisse dem Regulativ möglichst vollständig entsprechendes Eingehen auf dasselbe kann erst nach dem Amtsantritte des für die Schule neu berufenen Lehrers erfolgen.

II. Chronik der Schulen

während des Zeitraums von Ostern 1853 bis Ostern 1855.

a. Erkrankungen und Todesfälle.

Unsere Töchterschulen haben im Laufe der beiden letzten Schuljahre wiederum mehrfache Erkrankungen im Lehrerpersonal, leider auch Todesfälle zu beklagen gehabt.

Fortgesetzter Kränklichkeit halber schied aus dem Lehrer-Collegium am 1. Juni 1853 Fräulein Adelheid Wentscher, nachdem dieselbe seit Michaelis 1850 mit wackerem Eifer und trefflichem Erfolge als Lehrerin in den weiblichen Handarbeiten gewirkt hatte. Die durch ihren Abgang erledigte Stelle wurde schon im nächsten Monat durch Fräulein Marie Storch, Tochter des hierselbst verstorbenen Kreisgerichts-Rendanten Herrn Storch, wieder besetzt. Allein auch der Wirksamkeit dieser vortrefflichen, in ihrem Fache Tüchtiges leistenden Lehrerin sollten sich die Töchterschulen nicht lange erfreuen. Noch ehe ein Jahr verflossen war, wurde sie von unheilbarer Krankheit ergriffen, der sie am 10. September 1854 in einem Alter von 25 Jahren erlag. Sanft ruhe ihre Asche!

Ein anderer herber Schmerz wurde dem Lehrercollegium, wie den Zöglingen unserer Schulen durch den am 1. Oktober 1854 nach langen Leiden erfolgten Tod des Lehrers Gottlieb Hermann Schulz bereitet. Derselbe war zu Alt-Jaczenniec bei Coronowo geboren. Er hatte die höhere Bürgerschule zu Culm besucht und demnächst seine Bildung für das Schulfach in dem Königl. Schullehrer-Seminar in Marienburg empfangen. Nachdem er nach seinem Abgange von da einige Jahre Hauslehrerstellen bekleidet hatte, wurde er Ostern 1849 als dritter Lehrer an die hiesige höhere Töchterschule berufen. Ein heftiges Nervenfieber, das er sich im Herbste des Jahres 1851 durch Erkältung zuzog, wurde zwar durch die sorgsamste Mühe zweier Aerzte beseitigt, ließ indeß ein Brustübel zurück, das

ungeachtet aller angewendeten Mittel, selbst des Besuchs der Bäder zu Salzbrunn und Reinerz je länger je mehr die Symptome der Unheilbarkeit erkennen ließ. Wiewohl seine Kräfte von Tag zu Tag sichtlich schwanden, war er doch nicht zu bewegen, sein ihm lieb gewordenes Amt aufzugeben, um im Hause seiner ängstlich besorgten Eltern mindestens eine Zeit lang der Ruhe zu pflegen. Erst als die Zunge und die Füße ihm den Dienst versagten, nahm er von dem ihm theuern Wirkungskreise Abschied, um — wie er meinte — neu gestärkt und gekräftigt einst wieder zu kehren. Wenige Wochen danach ward uns die betrübende Nachricht von seinem Tode zu Theil. Er starb im Hause seiner Eltern in Oberausmaaß bei Culm in einem Alter von 35 Jahren 6 Monaten. — Wenn gute Kenntnisse und ernstes Weiterstreben, dazu Lehrfähigkeit und in religiösem Gemüthe wurzelnde pädagogische Tüchtigkeit zu einem organischen Ganzen verwachsen den wahren Schulmann ausmachen, so war der Verstorbene, wenn irgend Einer zum Lehrer und Erzieher der Jugend berufen. Und wie er sich seinen Amtsgefährten stets als treuen, biedern Freund, der ihm anvertrauten Jugend als gewissenhaften, sorgsamen Führer erwies, so zeigte er sich auch allezeit, so weit die Kräfte es gestatteten, unermüdlich in Förderung alles Dessen, was der Anstalt, für die er lebte, nach allen Seiten hin zum Heile gereichte. Möge er da oben reichlichen Lohn ernten für die treuen Dienste, die er hienieden geleistet!

Von einem gleichen Schlage wurde die Elementarschule durch den Tod ihrer einzigen Lehrerin, der verwittweten Frau Caroline Schulz, geb. Sorger, betroffen. Geboren auf der Festung Graudenz hatte die Verstorbene, als nach einer in mancherlei Sorgen und bittern Täuschungen verlebten Jugend der Tod sie plötzlich ihrer geliebten Eltern beraubte, den Entschluß gefaßt, sich dem Unterrichte und der Erziehung der Jugend zu widmen. Nachdem sie sich durch Privatfleiß und

unter dem Beistande erfahrener Rathgeber die für diesen Beruf erforderlichen Kenntnisse und Geschicklichkeiten angeeignet hatte, konditionirte sie einige Jahre mit glücklichem Erfolge als Hauslehrerin, bis sie sich mit dem Wirthschafts-Inspektor, Herrn Gustav Schulz, vermählte. Aber diese Ehe, wiewohl auf gegenseitige Achtung und herzliche Liebe gegründet, sollte sich keines ungetrübten Glückes erfreuen. Fortgesetzte Kränklichkeit des Gatten und in Folge derselben häufige Nahrungssorgen legten der schon in ihrer Jugend oft heimgesuchten Frau abermals manche schwere Prüfung auf, und ehe fünf Jahre verflossen waren, hatte sie den Tod dessen zu beweinen, den sie zum Gefährten ihres Lebens erwählt. Da war es denn theils die alte Neigung, theils die Sorge um die Erhaltung und Erziehung zweier unmündiger Söhne, die sie dem ehemals erwählten Berufe wieder zuführte. Mit Genehmigung der betreffenden Behörden gründete sie in Lautenburg eine kleine Privatschule, an der sie mehrere Jahre zur Zufriedenheit der Eltern ihrer Zöglinge wirkte, bis ihr Ostern 1853 die durch den Abgang des bisherigen Lehrers an der hiesigen Elementar-Mädchenschule vakant gewordene Stelle übertragen wurde. Sie ahnte, als sie mit Dank gegen Gott erfülltem Herzen und mit freudiger Zuversicht ihr neues Amt antrat, nicht, daß die schwerste aller Prüfungen ihr nunmehr bevorstand. Aus einer anfänglich unbedeutend scheinenden Drüsenverhärtung an der Brust bildete sich mit reißender Schnelligkeit ein Krebsübel, das ihr von Zeit zu Zeit namenlose Schmerzen verursachte und sie endlich nach furchtbaren Leiden am 18. November 1854 im 48. Jahre ihres Lebens hinraffte. — So kurz die Zeit ihrer Wirksamkeit an gedachter Schule war, so segensreich war sie doch; das bekundet außer dem Geiste der Zucht und Ordnung, mit dem sie die große Zahl ihrer meistens dem niedrigsten Stande angehörenden Schülerinnen zu erfüllen wußte, vor Allem die Pietät, mit der diese das Grab ihrer geliebten Lehrerin fortgesetzt ehren. Den lebendigen Glauben an den

Erlöser aber, den die Vielgeprüfte ihr ganzes Leben hindurch bezeugt, hat sie bis zum letzten Athemzuge treu bewahrt. „Die mit Thränen säen, werden mit Freuden ernten".

Endlich noch hat die höhere Töchterschule zwei Todesfälle unter ihren Zöglingen zu beklagen gehabt. Am 16. September v. J. starb nach dreijährigem hartem Krankenlager Elise Meyer, Schülerin der vierten Klasse, am 3. März d. J. nach kurzen Leiden Bertha Fischer, Schülerin der Vorbereitungsklasse. Das Andenken an diese beiden liebenswürdigen und hoffnungsvollen Mädchen wird ebenso den Lehrern, wie den Schülerinnen unvergeßlich bleiben.

b. Veränderungen im Lehrer-Personal.

Es ist zunächst zu bemerken, daß am 10. November 1853 der Rektor der Töchterschulen, Gustav Adolf Borrmann, auf seinen Antrag und mit Genehmigung der Behörden aus seinem bisherigen, ihm hierorts zunächst obliegenden Berufe als Lehrer an der höheren Bürgerschule ausschied, um sich von da ab ausschließlich und mit ungetheilter Kraft seinem Amte an den Töchterschulen widmen zu können. Er war im Februar 1842 als ordentlicher Lehrer an die höhere Bürgerschule berufen worden, übernahm im Herbste 1844 neben jener Stellung das ihm übertragene Rektorat der neu gegründeten höheren Töchterschule und verließ die höhere Bürgerschule, nachdem er ein Jahr lang die erste Lehrerstelle an derselben bekleidet hatte. So erwünscht ihm einerseits diese Veränderung im Amtsverhältniß sein mußte, zumal da durch den im Laufe der Zeit allmählig bedeutend erweiterten Organismus des Erziehungswesens für die hiesige weibliche Jugend der Umfang der Geschäfte und der Verantwortlichkeit für das Vorsteheramt so groß geworden war, daß eine getheilte Kraft nicht mehr genügen konnte, so schmerzlich war ihm doch der Abschied von der Schule, der er im besten Einvernehmen mit seinen Collegen, in glücklicher Be-

ziehung zu seinen Schülern über eilf Jahre angehört hat. Obwohl derselben äußerlich nun ferner stehend, wird er ihr die alte Anhänglichkeit im Herzen doch stets treu bewahren und mit den aufrichtigsten Wünschen für ihr ferneres Gedeihen und segensreiches Wirken erfüllt bleiben. Den ehemaligen Amtsgefährten aber, insbesondere dem Direktor der Schule fühlt er sich bei dieser Gelegenheit gedrungen, öffentlich seinen Dank abzustatten für das collegialische, herzliche Wohlwollen, dessen er sich allezeit in ihrem Kreise zu erfreuen hatte.

Durch die gleich nach Ostern 1853 neu eingerichtete mittlere Töchterschule wurde eine Vermehrung der Lehrkräfte nöthig. Es wurden durch den Magistrat berufen und nach eingeholter Bestätigung der Königl. Regierung mit dem Beginn des Schuljahrs durch den Rektor der Töchterschulen in ihr Amt eingeführt:

Herr Hermann Holder-Egger, geb. 1827 zu Marienwerder, der nach Besuch sämmtlicher Klassen des Gymnasiums zu Thorn für das Schulfach im Königl. Schullehrer-Seminar zu Marienburg geprüft, einige Jahre als Hauslehrer, demnächst kurze Zeit als Lehrer in der hiesigen Elementar-Mädchenschule thätig gewesen war, und

Fräulein Lucie v. Banchet, geboren zu Graudenz, für das Lehrfach gebildet im hiesigen Seminar für Lehrerinnen und Erzieherinnen. — Beide wirken mit treuem Pflichteifer und einsichtsvoll für das Beste der Töchterschulen.

Am 1. Mai 1854 schied aus dem Lehrercollegium Fräulein Françoise Dübois, Lehrerin in der französischen Conversation und in den weiblichen Handarbeiten, nachdem dieselbe 2½ Jahre mit dankenswerthem Eifer und glücklichem Erfolge in der höheren Töchterschule thätig gewesen war. An ihre Stelle trat den 12. Oktober 1854 Fräulein Minna Millenet aus Berlin, deren Lehrgeschick und unermüdeter Eifer im Amte der Schule schon jetzt die erwünschtesten und dankenswerthesten Früchte gebracht haben.

An die Stelle der verstorbenen zweiten Lehrerin für weibliche Handarbeiten, Fräulein Marie Storch, wurde den 15. Okt. 1854 deren jüngere Schwester, Fräulein Martha Storch, berufen. Sie hat sich durch Pflichttreue und Geschicklichkeit in ihrem Fache die Schulen schon jetzt zu Anerkennung und Dank verpflichtet.

Für die durch den Todesfall erledigte Lehrerstelle an der höheren und mittleren Töcherschule ist der Schulamtskandidat, Herr W. Greger aus Liessau bei Dirschau, für die Elementarschule Herr C. Lenz aus Osche bei Neuenburg, gegenwärtig Lehrer in Grünlinde, berufen worden. Beide werden mit Beginn des neuen Cursus in ihre Aemter eingeführt werden.

Das gesammte an den hiesigen evangelischen Töchterschulen wirkende Lehrerpersonal wird demnach von Ostern d. J. ab aus 6 ordentlichen und 3 außerordentlichen Lehrern und 5 Lehrerinnen bestehen.

c. Weitere Nachrichten.

Am 9. Juli 1853 beehrte der Königl. Regierungs- und Schulrath Herr Dr. Grolp aus Marienwerder die neu ins Leben getretene mittlere Töchterschule mit seinem Besuche und unterwarf die darin getroffenen Einrichtungen einer Revison.

Am 7. November 1854 erfreute der geheime Regierungs- und Ministerial-Rath Herr Dr. Wiese aus Berlin die vier oberen Klassen der höheren Töchterschule durch die Ehre seines Besuchs und wohnte mehreren Unterrichtsstunden bei.

Am 16. März c. fand eine Revision der Vorbereitungsklasse Seitens des Königl. Regierungs- und Schulraths Herrn Dr. Grolp statt.

Am 15. Oktober, als am Geburtstage Sr. Majestät des Königs fanden in beiden Jahren in allen drei Töchterschulen Schulfeierlichkeiten mit Rede, Gebet und Gesang statt.

Den beiden Herren Predigern Kopp und Kissuth, von denen ersterer im Sommerhalbjahr 1853 den Religionsunterricht in den beiden oberen Klassen der Mittelschule ertheilte, letzterer den verflossenen Winter hindurch den verstorbenen Lehrer Schulz in mehreren Unterrichtsgegenständen in beiden Schulen vertrat, statten die Töchterschulen für die freundliche und ausdauernde Bereitwilligkeit, mit der beide ihnen nützlich wurden, hiemit öffentlich den wärmsten Dank ab.

Sonst nöthig gewordene Vertretungen wurden stets geübteren Zöglingen des Lehrerinnen-Seminars übertragen, so daß durch die im Laufe der beiden letztverflossenen Jahre häufigen Krankheitsfälle im Lehrerpersonal der Unterricht keine wesentlichen Störungen erlitten hat. — Wohl aber führte der in den Sommerferien 1853 unternommene und vierzehn Tage über den Schluß der Ferien hinausdauernde Neubau des schadhaft gewordenen linken Giebels des Gebäudes der höheren Töchterschule für einige Klassen dieser Anstalt eine nicht unerhebliche Unterbrechung des Unterrichts herbei.

Der Herr Apotheker Scharlok, nunmehr bereits seit neun Jahren Lehrer der Botanik in der ersten Klasse der höheren Töchterschule, ertheilt seit Ostern 1853 auch den Unterricht in der Physik in der Oberklasse der mittleren Töchterschule. Nur wer den Umfang seiner Verpflichtungen, die ihm als Familienvater, als Vorsteher eines ausgedehnten Geschäfts, dazu als Verwalter städtischer Aemter obliegen, kennt, vermag die uneigennützige, kein Opfer scheuende Thätigkeit, mit der der Genannte, einem edeln Zuge des Herzens folgend, sich der Bildung des heranwachsenden Geschlechts hingiebt und seine gediegenen Kenntnisse im Gebiete der Naturwissenschaften zum Nutzen der Schule verwendet, in der rechten Weise zu würdigen. Herr Scharlok hat sich die Töchterschulen zu unaussprechlichem Danke verpflichtet.

Für die Zwecke des Turnunterrichts, welcher, weil der bisher miethsweise dazu gewonnene Platz anderweitiger Be-

nutzung übergeben war, zwei Sommer hindurch hatte ausgesetzt werden müssen, wurde Ostern v. J. von den Behörden der Stadt das hinter dem Gebäude der Mittelschule sehr günstig gelegene Gartenland den Töchterschulen überwiesen. Es konnte mithin, nachdem die erforderliche Instandsetzung des Platzes erfolgt war, der Turnunterricht gleich nach den Sommerferien in alter Weise ertheilt werden. Für die am Turnunterrichte nicht theilnehmenden Schülerinnen waren an drei Abenden wöchentlich Spielstunden unter Aufsicht festgesetzt. Der Umstand, daß die Theilnahme am eigentlichen Turnen Seitens der Kinder in Betracht früherer Jahre diesmal nur eine geringe war, dürfte sich aus dem späten Anfange des Unterrichts erklären lassen. Das Turnen hat nach dem einstimmigen Urtheile Sachverständiger im Laufe der Jahre auf unsere Schülerinnen so wohlthätig gewirkt, daß das Lehrerpersonal der Töchterschulen sich durch die im vorigen Jahre gemachte Erfahrung keineswegs zu der Befürchtung veranlaßt sieht, es seien die Eltern der Zöglinge diesem Gegenstande nicht mehr so geneigt, wie früher. Den Behörden der Stadt fühlen sich die Töchterschulen unter allen Umständen zum innigsten Danke verpflichtet, daß sie ihnen in Anerkennung der Wichtigkeit dieses Unterrichtszweiges die dazu erforderlichen Mittel bereitwilligst gewährt haben.

Eben so fühlt sich die Elementarschule gedrungen, dem Magistrate unserer Stadt den wärmsten Dank zu sagen für die von demselben Anfangs v. J. ihr gütigst überwiesene Summe von 10 Thlr. zur Beschaffung des im Unterrichte in den weiblichen Handarbeiten nöthigen Materials für gänzlich unbemittelte Zöglinge.

Durch die während der Sommerferien v. J. im Gebäude der mittleren Töchterschule erfolgte Herstellung einer angemessenen Wohnung für die in dieser Anstalt beschäftigte Schuldienerin ist einem dringenden Bedürfnisse abgeholfen worden.

Es verdient hier schließlich noch Erwähnung, daß der in unserm Berichte vom J. 1853 p. 45 mitgetheilte Plan der städtischen Behörden, wonach für sämmtliche hiesige evangelische Knabenschulen ein gemeinschaftliches neues Schulgebäude errichtet, das Lokal der höheren Bürgerschule aber den Zwekken der Töchterschulen überwiesen werden sollte, aus triftigen Gründen neuerdings wieder aufgehoben und statt dessen ein in jeder Hinsicht sich mehr empfehlender Beschluß nunmehr definitiv gefaßt ist. Demzufolge soll das auf der Fritte vor dem Gebäude der mittleren Töchterschule gelegene städtische, bereits baufällige Familienhaus niedergerissen und statt seiner ein dreistöckiges Gebäude für die höhere Töchter- und die Elementarmädchenschule errichtet, das gegenwärtig der höheren Töchterschule gehörige Local aber den Zwecken des Knabenunterrichts, denen es ehemals diente, wieder zurückgegeben werden. Es ist keine Frage, daß eine derartige Umgestaltung der localen Verhältnisse aus hier nicht weiter zu erörternden Gründen dem hiesigen Schulwesen zum Segen gereichen wird, und daß die betreffenden Behörden durch jenen Beschluß einen neuen dankenswerthen Beweis ihres für die Pflege der heranwachsenden Jugend unserer Stadt regen Interesses geliefert haben.

III. Statistische Nachrichten.

1. Die gesammte Frequenz der Schülerinnen, die im abgelaufenen Schuljahre die höhere Töchterschule besuchten, belief sich auf 234; gegenwärtig beträgt sie 197.

Davon sind: a. in der ersten Klasse 15
b. „ „ zweiten „ 29
c. „ „ dritten „ 54
d. „ „ vierten „ 51
e. „ „ fünften „ 48

Die Gesammtzahl der Schülerinnen, die im verflossenen Schuljahre die mittlere Töchterschule besuchten, belief sich auf 132; gegenwärtig beträgt sie 113.

Davon sind: a. in der Oberklasse 11
b. „ „ Mittelklasse 40
c. „ „ Unterklasse 62.

In der Vorbereitungsklasse befinden sich gegenwärtig 15 kleine Anfänger.

Beide Anstalten wurden mithin im abgelaufenen Schuljahr von 381 Schülerinnen besucht; gegenwärtig beläuft sich die Zahl derselben auf 325. Davon sind 264 aus der Stadt, 61 von auswärts.

Die Elementarmädchenschule zählt 104 Zöglinge.

2. Die Lesebibliothek der höheren und mittleren Töchterschule, deren Benutzung jedoch nur den Schülerinnen der obern Klassen beider Anstalten gestattet ist, zählt 323 Bände.— Für die geübteren Zöglinge der Elementarmädchenschule besteht eine eigene Sammlung geeigneter Volksschriften.

3. Die Lehrerbibliothek enthält 477 Bände; in den beiden letzten Jahren ist Folgendes angeschafft worden:

Die Fortsetzungen früher bestellter Werke und Zeitschriften — Sämmtliche Werke von Herder, Claudius, Matthisson, Körner, Chamisso, Biernatzki. — L. Tieck's Schriften, 20 Thle. — Ch. Palmer, evangelische Katechetik. — Desselben evangelische Pädagogik. — K. v. Raumer, Geschichte der Pädagogik. — Dr. Schmidt, Buch der Erziehung. — L. Kellner, pädagogische Mittheilungen. — E. Th. Goltzsch, Anweisung zum grundlegenden Lese-, Schreib-, Recht- und Schönschreibeunterricht in der Unterklasse der Volksschule. — A. Berthelt, praktische Anweisung zum deutschen Sprachunterricht in Volksschulen. — Fr. Böhr, Schulandachten.— C. F. Müller, Handbuch der gesammten Preu-

ßischen Schulgesetzgebung. — Dr. Abelmann, deutsche Synonymik. — Dr. Vischer, Aesthetik.— Nees v. Esenbeck, Pflanzenabbildungen. — Becker, Weltgeschichte. — Ch. Oeser, kurzer Leitfaden der allgemeinen Weltgeschichte für Töchterschulen. — Dr. Böttiger, die allgemeine Geschichte von 1815 bis 1852.— J. G. Droysen, das Leben des Feldmarschalls Grafen York v. Wartenburg. — R. Prutz, der Göttinger Dichterbund. — C. Thurn, quantitirend-rhythmisches Choralbuch.

4. Der physikalische Apparat wurde durch folgende Instrumente vermehrt:

   a. Eine Diagonalschine, b. Ein Flaschenzug mit vier Rollen, c. ein Fernrohr, d. ein Bunsensches Kohlen-Zink-Element nebst Zubehör, e. eine galvanische Säule.

5. Für die Zwecke des geographischen Unterrichts in der höheren und mittleren Töchterschule sind 40, meistens Hollesche Landkarten, eine Reliefkarte von Europa von Bauerkeller, zwei Globen von Adami, ein Tellurium von Grimm vorhanden.

6. Programme höherer Töchterschulen sind uns zugegangen von Elbing, Elberfeld, Hannover und Breslau.

Mittwoch, den 4. April, Mittags um 12 Uhr wird nach Austheilung der Zeugnisse und nach Bekanntmachung der Versetzung der Schulunterricht geschlossen; das neue Schuljahr beginnt Montag den 16. April.

B. Das Seminar

für Lehrerinnen und Erzieherinnen.

I. Uebersicht des im letztverflossenen Jahre ertheilten Unterrichts.

1. Religion 2 St. w. Die Hauptlehren des evangelischen Bekenntnisses mit Zugrundelegung des luth. Katechismus und verbunden mit Lectüre einzelner Abschnitte der h. Schrift. Die Erklärung des dritten Gebots gab Gelegenheit zu genauer Besprechung über das Kirchenjahr. Beweisstellen der h. Schrift wurden auswendig gelernt, eben so einige der schönsten evangelischen Kirchenlieder. — Wenn schon in die Erklärung der Hauptstücke möglichst häufig Winke über die Art und Weise, wie die einzelnen Religionswahrheiten im Unterrichte zu behandeln sind, einflossen, so wurde den Lehrschülerinnen doch auch von Zeit zu Zeit Gelegenheit geboten, die Methode des Religionsunterrichts vor Kindern durch Anschauung kennen zu lernen; zudem wurden in den beiden letzten Monaten des Schuljahrs die im dritten und vierten Semester stehenden Lehrschülerinnen angehalten, in Gegenwart des Religionslehrers th. über Abschnitte des Katechismus, th. über biblische Erzählungen und Bibelsprüche zu katechisiren. Borrmann.

2. Pädagogik 1 St. w. Die im dritten und vierten Semester stehenden Lehrschülerinnen empfingen Unterweisung in dem Wichtigsten aus der Erziehungs- und Unterrichtslehre. Borrmann. — Die im ersten Cursus stehenden wurden in 1 St. w. mit der Praxis des Elementarunterrichts im Lesen, Schreiben und Rechnen zunächst bei kleinen Anfängern, dann bei weiter vorgeschrittenen Schülerinnen bekannt gemacht. Fräulein Matthies.

3. Deutsche Sprache 5 St. w. Davon 1 St. w. Sprachlehre, unter steter Hinweisung auf die Methodik des deutschen Sprachunterrichts. — 1 St. w. Aufsätze. Monatlich eine größere deutsche Arbeit nach vorangegangener Besprechung des Thema's, wöchentlich ein kurzer freier Aufsatz. — 1 St. w. Deutsche Literaturgeschichte. Die Geschichte der deutschen Literatur von 1720 bis auf unsere Zeit nach Vilmar. — 2 St. w. Lectüre (comb. mit der ersten Kl. der höh. Töchterschule) An die im Anfange des Cursus vorgetragene Lehre von den poetischen Gattungen schloß sich mit Rücksicht auf den Fortgang des Vortrags in der Geschichte der Literatur statarische Lectüre poetischer und prosaischer klassischer Schriftstücke. Borrmann.

4. Französische Sprache 6 St. w. Davon 2 St. w. Lectüre. Gelesen wurden: **Picciola par Saintine, Britannicus, act 1—3., par Racine, les contes de la reine de Navarre par Scribe.** — 2 St. Grammatik nach Borel; ein kurzer Abriß der franz. Literaturgeschichte, der bis zum Ausgange des Zeitalters Ludwig's des vierzehnten geführt wurde, gab den Stoff zu den Extemporalien. Literaturproben wurden th. in der Stunde mitgetheilt, th. den geübteren Zöglingen des Seminars als Privatlectüre aufgegeben. Monatlich ein Aufsatz in der Regel historischen Inhalts. Herr Kauffmann. — 2 St. w. waren nur der Conversation meistens über Gelesenes gewidmet. Frl. Millenet.

5. Geschichte 2 St. w. Im Sommersemester: Die neuere Geschichte mit besonderer Hervorhebung Deutschlands. Im Wintersemester: Preußische Geschichte. Borrmann.

6. Geographie 1 St. w. Die außereuropäischen Welttheile. Herr Rausch.

7. Naturlehre 2 St. w. (comb. mit der ersten Kl. der höheren Töchterschule). Die Lehre vom Licht, von der Wärme und von der Electricität. Herr Rausch. — In einer dritten Stunde trug im Laufe des Winters Herr Scharlok beiden comb. Cötus einiges Wissenswerthe aus dem Gebiete der Chemie mit.

8. Naturgeschichte 1 St. w. Im Sommersemester: Botanik. Herr Scharlok. Im Wintersemester: Zoologie. Herr Kauffmann.

9. Rechnen 1 St. w. Das Bruchrechnen und Regel de Tri mit besonderer Hinweisung auf die Methode beim Unterrichte und praktische Uebungen im Unterrichten. Hr. Rausch.

10. Musik (seit Michelis. v. J.) 4 St. w. Davon 3 St. w. praktischer Pianoforte-Unterricht und Theorie der Musik. Zwei getrennte Abtheilungen. In der Theorie gelangten beide Abtheilungen zur Kenntniß des Wesentlichsten aus der Harmonielehre, nachdem sie zuvor mit dem Wesen der Tonkunst im Allgemeinen, mit der Entstehungsweise der Töne, mit den Tonleitern, mit Auffindung derselben nach dem Quintenzirkel, mit der Lehre vom Takte, vom Tempo, den Vorzeichen, Intervallen, der Melodie, Rhythmik u. s. w. bekannt geworden waren. — Der praktische Klavierunterricht erstreckte sich in der zweiten Abtheilung auf Scalen und Etüden, in der ersten auf Einübung größerer klassischer th. zwei-, th. vierhändiger Musikstücke. Wo sich Gelegenheit bot, wurde auf die Methode beim Unterricht hingewiesen. — 1 St. w. Gesang, (beide Ab-

theilungen comb.) Uebungen zur Bildung des Gehörs und Treffübungen. Größere mehrstimmige Gesänge aus dem zweiten und dritten Hefte des Sängerhains von Erk und Greef, unter Mitwirkung von Tenoristen und Bassisten. Herr Holder-Egger.

11. Zeichnen 2 St. w. Zeichnen mit Stift und Kreide nach Vorlegeblättern und Gypsabgüssen, im Sommer bisweilen nach der Natur. — Im Winterhalbjahr wurde in 1 St. w. Anleitung für den Unterricht im Zeichnen gegeben, dabei das Wichtigste aus der Lehre von den Formen und Körpern, von Licht und Schatten, von der Perspektive und von der Farbenlehre mitgetheilt. Herr Baumeister Hartwig.

Außer diesem Unterrichte, den die Seminaristinnen empfingen, wurde ihnen auch in methodisch geordneter Weise Gelegenheit gegeben, sich für das Lehrfach ausschließlich praktisch vorzubereiten. Die ersten Versuche im Unterrichten begannen sie gleich nach ihrem Eintritte in die Anstalt in einer der unteren Klassen der Töchterschulen in den Stunden für weibliche Handarbeiten, indem sie den für diesen Unterrichtszweig angestellten Lehrerinnen behülflich waren und so sich allmählich an den Umgang mit Kindern gewöhnten. Neben dieser Hülfsleistung, die das ganze erste Jahr hindurch währte, wurden sie angehalten, einzelnen Unterrichtsstunden ihrer Lehrer in den unteren und mittleren Klassen beizuwohnen, in den beiden letzten Monaten des Schuljahrs schwächeren Schülerinnen der unteren Klassen in außerordentlichen Stunden von 4—5 Uhr Nachm. Nachhülfe zu leisten. Den im dritten und vierten Semester stehenden Lehrschülerinnen wurden je zwei Unterrichtsstunden wöchentlich in den unteren und mittleren Klassen der Schulen zu selbstständiger Leitung übergeben, worüber der Rektor der Anstalt von Zeit zu Zeit Controle hielt.

II. Chronik.

Das Seminar wurde im Februar 1849 gestiftet.

Es traten ein im Jahre	1849	6	Seminaristinnen,
" "	1851	4	"
" "	1852	2	"
" "	1853	4	"
" "	1854	11	"
Es sind also seit d. Eröffnung eingetreten		27	Seminaristinnen.

Davon sind nach abgelegter Prüfung entlassen worden:

Ostern	1851	3
Michaelis	1851	1
Ostern	1852	1
Michaelis	1853	2
Entlassen werden Ostern	1855	3
		10 Lehrerinnen.

III. Bemerkungen.

1. Die Anstalt hat den Zweck, sowohl solche Jungfrauen, die sich dem Unterrichte und der Erziehung der Jugend widmen wollen, durch wissenschaftliche Unterweisung und practische Anleitung für diesen Beruf heranzubilden, als auch solchen, die eine Befestigung und Weiterbildung in den aus der Schule mitgebrachten Kenntnissen und Fertigkeiten erstreben, hiezu Gelegenheit zu gewähren.

2. Für die unter 1. zuerst Bezeichneten ist der Cursus auf zwei Jahre festgesetzt; eine Verlängerung desselben findet statt, wenn die Seminaristin nach zweijährigem Besuch der Anstalt die zur gesetzlichen Prüfung erforderlichen Kenntnisse und Fertigkeiten noch nicht erreicht hat.

3. Für diejenigen, die sich dem Berufe einer Lehrerin und Erzieherin widmen wollen, ist Ostern als Aufnahmetermin fest-

gesetzt; jede Aufzunehmende muß das sechszehnte Lebensjahr vollendet haben, eingesegnet sein und eine entsprechende wissenschaftliche Vorbildung besitzen.

4. Das Honorar beträgt jährlich in Summa 36 Thlr.; nach Maaßgabe der Umstände wird indessen halbe, auch ganze Stundung gern gewährt.

5. Halbjährlich findet im Beisein des ganzen im Seminar beschäftigten Lehrerpersonals eine Prüfung und Revision des im Unterrichte Durchgenommenen statt.

6. Die Entlassungs-Prüfung findet nach Beendigung des zweijährigen Cursus unter dem Vorsitze eines Königl. Commissarius durch die Lehrer der Anstalt statt. Auf Grund der bestandenen Prüfung erhält die entlassene Lehrschülerin ein Zeugniß, das ihr die Berechtigung ertheilt, eine Anstellung als Gouvernante in einer Familie oder als Lehrerin in einer öffentlichen Töchterschule zu übernehmen.

Der neue Cursus beginnt Dienstag den 17. April.